

PROFESSIONNELS ET CULTURE CLASSIQUE

*Je voudrais que nos collèges
classiques ne suppriment,
dans leurs programmes, ni une
ligne de latin, ni une ligne de
grec.*

Sir Wilfrid LAURIER.

ÉDITIONS
SARTE-SUR-PAIX

HN
31
039
v.355
1949

AVIS IMPORTANT

■

Quand des titres de ce genre paraissent au début d'une nouvelle année à la première page de leur revue, les abonnés froncent les sourcils. Ils croient savoir ce qui les attend : une augmentation du prix d'abonnement.

Ce n'est pas cependant ce que nous venons vous annoncer. Nous y étions d'abord, il est vrai, à peu près décidés, et nos raisons n'étaient pas sans valeur. Songez que l'abonnement aux brochures de l'E. S. P. est le même en 1949 qu'en 1921. Le prix n'a donc pas été augmenté durant les vingt-huit dernières années, bien que le coût de la publication l'ait été considérablement, tant pour la matière première : papier, encre, que pour la main-d'oeuvre.

Comme il fallait toutefois faire quelque chose, nous nous sommes arrêtés pour l'instant à cette solution : nous réduisons le nombre des brochures à dix au lieu de douze par année. Il n'en paraîtra pas en juillet et août.

Ce compromis sera-t-il suffisant ? Oui, à deux conditions :

1° Que chacun de nos abonnés nous reste fidèle et renouvelle sans tarder son abonnement ;

2° Que chacun s'efforce aussi de nous trouver aussitôt au moins un autre abonné.

Là pourrait être, si nos abonnés actuels le voulaient, la vraie solution. Doubler le nombre de nos abonnés, réduire sensiblement le prix de revient de chaque numéro.

Nous comptons sur la bonne volonté et les efforts de chacun. Ce sont leurs intérêts autant que les nôtres qu'ils serviront ainsi.

LA DIRECTION.

PROFESSIONNELS

et

CULTURE CLASSIQUE¹

par le chanoine Lionel GROULX

Les humanités classiques! Depuis la Renaissance, soit depuis quatre siècles, elles ont formé l'élite intellectuelle des nations civilisées. L'Europe moderne leur doit une grande part du prestige qui a fait, de ce petit cap occidental de l'Asie, le plus haut lieu de l'esprit dans l'histoire du monde. Depuis quatre siècles, philosophes, poètes, prosateurs, artistes, parmi les plus grands, sont allés demander à ces disciplines la vigueur et la souplesse de leur intelligence et jusqu'à cette forme d'élégance qui ajoute au prestige du génie.

Nos ancêtres de France, fils d'un pays à l'apogée de la puissance intellectuelle, apportèrent jadis le trésor avec eux, comme une sorte de feu sacré. Plus tard, après la catastrophe de 1760, il fallut nous refaire une élite, former des chefs, trouver les moyens de sauver notre âme; nos chefs spirituels eux-mêmes refusèrent d'emprunter au vainqueur ses traditions pédagogiques ou scolaires; ils firent confiance aux disciplines traditionnelles; nous sommes restés en latinité.

Les vieilles disciplines furent pour nous, même en pays britannique, source de vie, instrument de liberté. Je n'en veux retenir que le témoignage de deux laïcs de l'époque: Etienne Parent verra, dans les collèges, *autant de citadelles nationales*; et c'est ainsi, tiendra-t-il à proclamer, « qu'il est sorti du peuple des hommes qui ont pris la place des déserteurs de 59 et qui ont fait qu'il y a encore un peuple canadien-français, et que ce peuple pèse encore dans la balance des destinées canadiennes ».

Louis-Joseph Papineau disait en Chambre, en 1831: « Si les vues politiques de nos ennemis eussent prévalu, si leurs efforts pour décourager l'éducation, pour détruire tout motif d'émulation parmi nous... n'avaient pas été contre-balancés par les sacrifices du clergé, nous fussions devenus des esclaves, des hommes asservis et méprisés. »

1. Causerie prononcée au Séminaire de Sainte-Thérèse à la réunion annuelle des Anciens le 2 mai 1948.

La mise en accusation

Ce qui était vrai hier a-t-il cessé de l'être aujourd'hui ? Dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, le héros raconte aux Océanides qu'il a empêché les hommes de pressentir la mort. Et comment cela ? lui demandent les nymphes.

« J'ai mis en eux d'aveugles espérances. »

Les humanités classiques nous auraient-elles bercés d'espérances trompeuses ? Nous auraient-elles caché nos besoins profonds, notre temps, les lois de la vie moderne ? Seraient-elles responsables de nos piétinements, de nos reculs, sinon de nos faillites, dans le champ intellectuel, dans la concurrence économique et politique, en un mot dans la rivalité des races ?

TOUR D'IVOIRE

Examinons d'aussi près que possible les reproches dont on accable ces « pelées » et ces « galeuses ». On leur tient rigueur d'avoir donné une formation « petit bourgeois ». Et l'on veut dire par là qu'elles seraient restées le partage trop exclusif d'une petite élite, d'une caste, fruit orgueilleux d'une sélection sociale plutôt arbitraire, caste fermée qui se décernerait plus de privilèges que de devoirs ; levain infécond, parce que, au lieu de se mettre au service de la masse, il se tiendrait habituellement en dehors de la masse, sinon contre la masse. Bref (et voilà bien le reproche le plus grave que l'on puisse proférer aujourd'hui contre une classe sociale) : une petite aristocratie, pleine de morgue, qui se tiendrait au garde-à-vous devant la démocratie. Et du coup, l'on expliquerait ainsi, chez nous, l'écart ou le fossé qui irait toujours s'élargissant, entre les classes dites libérales et les classes populaires.

ANACHRONISME

On reproche encore aux humanités classiques — et le reproche prend cette fois une plus solennelle gravité — on leur reproche de nous isoler de la vie. Le reproche s'adresse surtout aux humanités gréco-latines. A vivre dans les siècles révolus, les jeunes générations prendraient le goût des horizons clos, du ratatiné, du moisi ; ou encore, ce qui est à peu près le même travers, les jeunes gens y prendraient l'esprit évaporé d'astrologues, étrangers à leur temps, à leur terre, toujours prêts à trébucher sur la première motte, quand ils ne se ramassent point au fond des puits. Et encore, si c'était des puits de pétrole ! En résumé les humanités classiques seraient impropres à former l'homme nouveau, appelé à vivre dans un monde lui-même nouveau.

Et vous savez combien l'on enchaîne ici la suite logique et impérative des faits. Nous vivons et nous vivrons de plus en

plus dans une société industrielle. Rien à y faire. L'homme, avec la fringale d'un nouveau Prométhée, s'est rué à la possession du monde par la science. Et ce n'est pas là observation spéculative pour simples esthètes ou philosophes. Chacun se sent pris, emporté malgré soi par un tournant affolant de civilisation. Les Etats n'y échappent point. Point de puissance politique sans puissance financière; point de puissance financière sans équipement industriel. D'ordre pratique, le fait étreint, saisit aux entrailles, en presque tous les pays, les sept et parfois les huit dixièmes de la population adulte. Tous les jours, le petit ouvrier peut se rendre compte que sa journée de travail, son salaire, son avenir de jeune célibataire ou de futur chef de famille, que tous ses espoirs et toute sa vie sont suspendus à la situation économique de son pays et du monde. Que fonctionne mal ou que cesse de fonctionner, autour de lui ou sur quelque point du globe, une industrie vitale; que soient diminués ou paralysés quelque part les échanges commerciaux, et, tout de suite, c'est la grande roue qui cesse de tourner; ce sont des usines qui renvoient de la main-d'œuvre ou qui ferment leurs portes; c'est le gagne-pain de l'ouvrier qui est en jeu.

FAUT-IL NOUS CRAMPONNER AU PASSÉ ?

Ainsi, du plus petit au plus grand, chacun peut s'en convaincre, parce que le fait crève les yeux: un monde nouveau est en gestation; une civilisation s'élabore, des transvaluations s'opèrent où le grand homme ne sera plus ni le philosophe, ni le penseur, ni le grand artiste, mais le grand savant, l'ingénieur, le technicien.

Et l'on conclut: quand l'homme moderne se sent obligé et capable d'étreindre l'univers, que tous les océans battent maintenant les rives de sa terre, va-t-on asphyxier plus longtemps la jeunesse dans les petits horizons de la vieille Méditerranée? Va-t-on l'enfermer dans les nécropoles et les musées?

Et les alarmistes continuent: Devant cette cité de demain qui appelle une nouvelle structure et qui, quoi qu'il arrive, va se la donner, nous flatterons-nous naïvement que notre pédagogie, nos systèmes d'enseignement n'auront pas besoin d'être repensés et rajeunis? Se pourront-ils refuser, eux aussi, à des réformes de structure? Eh quoi! Irions-nous demander à Platon, à Aristote, à Cicéron, à Sénèque, à Lucrèce, à des rêveurs comme Homère, Horace, Virgile, des directives vingtième siècle, les lois et les consignes de l'avenir? Après tout, nous vivons en Amérique du Nord, en plein monde anglo-saxon. A quoi bon nous cramponner à un mode d'enseignement périmé, qui délivre des diplômes mal adaptés aux diplômes des universités du continent, quand ces diplômes n'y sont pas tenus pour des parchemins de qualité inférieure?

Certes, en cet adieu aux maîtres antiques, les réformateurs acceptent qu'on mette des formes; on pourra les traiter, si

l'on veut, comme les poètes de la république platonicienne; mais, de grâce, qu'on se hâte de les couvrir de fleurs, et qu'on les mette doucement à la porte.

LE PROBLÈME

Je ne crois pas avoir trahi la pensée des prophètes de la nouvelle hégire, prophètes qui sont légion. Seulement comment ne pas songer que l'enseignement, l'éducation sont de ces questions qui tiennent aux problèmes les plus complexes, les plus mystérieux de la psychologie? Comment développer les facultés d'un enfant? Par quelles méthodes, quel dosage, quelle combinaison de matières et d'enseignements, développer ces facultés, dans leur hiérarchie essentielle, pour qu'elles atteignent à une synthèse de forces ordonnées? Problèmes qui impliquent tout d'abord une notion de l'homme, de l'homme abstrait et aussi et, plus encore, une connaissance pénétrante de l'homme-individuel, puisque en définitive il n'y a d'éducation véritable qu'individuelle. Problèmes parmi les plus graves qu'ait à débattre chaque génération. Et voilà pourquoi, sans doute, en ce problème redoutable, la merveille est que chacun se trouve compétent.

II

Faiblesse des vieilles méthodes

Que penser de ce bouillonnement d'idées? Dans la courte demi-heure à laquelle j'ai voulu limiter ce discours, je ne prétends pas résoudre ces troublantes et vastes énigmes. Il m'y faudrait l'assurance des Incompétents, compagnie encore plus répandue que la *Sun Life*, mais à laquelle j'ai pourtant négligé de m'assurer. Trop heureux si, de ce chaos volcanique, je parvenais à faire jaillir quelques idées claires.

LA FIN ET LE MOYEN

En tout premier lieu, ne confondons pas deux choses trop souvent confondues: *humanisme* et *humanités classiques*. Quelle fin se proposent l'enseignement et l'éducation, puisque chez nous les deux choses se distinguent? La fin pourrait se définir comme suit: développer, dans l'enfant et le jeune homme, un humanisme, c'est-à-dire un développement intégral, normal de l'homme, une croissance, en même temps qu'un affinement harmonieux de toutes les facultés.

Après la fin, voici le moyen, — et alors intervient le rôle des humanités: développer l'homme, en le mettant à l'école des classiques, c'est-à-dire des plus grands maîtres de tous les temps: ceux par qui quelques peuples privilégiés ont touché les sommets de la civilisation. Discipliner, élargir, enrichir

l'esprit de l'enfant par le contact immédiat et prolongé avec la pensée la plus vigoureuse, la plus élevée, la plus fine, la plus saine des siècles passés. Voilà la prétention de la culture dite classique.

HUMANISME INTÉGRAL

Cette prétention s'est-elle toujours justifiée ? Disons notre pensée librement. Le plus grave tort peut-être des partisans des humanités classiques aura été de n'entendre, sous cette appellation, que les humanités gréco-latines, comme si tout l'humanisme s'y trouvait enfermé, et comme si, avant la Renaissance, d'autres humanités ou d'autres méthodes de former des hommes et d'admirables types d'hommes n'avaient pas existé.

Restreindre les humanités aux humanités gréco-latines, en d'autres termes, à l'hellénisme et à la latinité, c'est, dirait Maritain, « prendre une certaine humanité pour l'humanité ». Un humanisme généreux ou simplement intégral ne saurait se refuser, par exemple, ni à l'apport hébraïque, ni à l'apport oriental, ni surtout à l'apport du moyen âge: apport d'un monde juvénile, en pleine sève, où l'on vivait d'un fonds assez riche pour créer la *Somme* théologique, la *Chanson de geste* et la Cathédrale au puissant symbolisme. Et c'est encore pourquoi, à la question: « Comment concevoir, en dehors des définitions toutes faites, l'idéal humaniste? » Maritain a pu répondre: « Demandez la réponse à la cathédrale de Chartres. »

Un humanisme complet ne saurait surtout ignorer l'apport du christianisme qui ne vient pas seulement compléter l'humanisme profane, mais qui, en l'imprégnant de surnaturel, c'est-à-dire, en le mettant dans la ligne de l'Incarnation, intègre l'humanisme tout court, le redresse et le transfigure. Humanisme chrétien, méthode d'éducation, si j'ose dire, qui produit l'homme plein de la vie de Dieu, l'homme retourné à sa rectitude morale, type d'un superbe équilibre, gouverné, dans ses facultés, par la loi éternelle, et type d'homme — ce qui n'est pas la moindre merveille — réalisable, et avec une égale perfection, dans toutes les classes sociales, à tous les degrés de l'échelle humaine.

ENSEIGNEMENT FAUX ET ÉTRIQUE

Un tort non moindre des maîtres des humanités classiques aura été de trop borner parfois la valeur éducative de ces humanités à une étude de vocabulaire ou de grammaire. Enseignement étriqué qui a surtout enseigné le dégoût du grec et du latin, quand les plus jeunes écoliers eux-mêmes auraient dû concevoir l'étude du vocabulaire et de la grammaire, non comme une fin en soi, mais simplement comme une clé indispensable, la clé d'or destinée à ouvrir le temple du « gentil et du haut sçavoir ».

Enseignement faux, puisque, après tout, l'humanisme n'est pas là, ni même, dirons-nous, dans une formule, dont l'on a trop abusé et qu'on a appelée une « gymnastique intellectuelle », gymnastique bien superficielle, bien énervée, puisque trop souvent encore, et quoique l'on y prétendit, l'on s'est mal ou peu servi du grec et du latin pour nous enseigner le français, nous montrant malaisément, par exemple, — ce qui eût été pour nos jeunes esprits une profitable gymnastique celle-là, — comment faire passer, de langues synthétiques comme le grec et le latin, dans une langue analytique comme le français, la pensée des vieux auteurs, sans l'altérer ni dans sa précision, ni dans sa finesse, ni dans sa beauté formelle. Enseignement faux, incomplet, vais-je reprendre, quand par l'étude des textes et autres révélations, le tout est de livrer à l'esprit de l'étudiant la moelle d'une pensée, d'une littérature, et pas seulement d'une littérature, mais de diverses formes d'art, l'essence d'une philosophie, d'une sociologie, en un mot quelques maîtresses attitudes de l'homme éternel aux points forts de son existence.

INITIATION

Nous parlions tout à l'heure d'humanisme intégral. Est-ce à dire que, dans les classes de littérature, il conviendrait d'entreprendre, par un choix de textes, l'étude de toutes les formes d'humanisme ? A notre avis, ce serait alourdir outre mesure les programmes. Et c'est là plutôt affaire des Universités.

Mais, dès le collège, et pour l'humanisme oriental, par exemple, ne pourrait-on s'en rapporter à l'enseignement de l'histoire ? Ceux qui ont lu, en ces derniers temps, le *Bilan de l'Histoire* de René Grousset, ouvrage où des critiques ont voulu voir une explication de l'histoire proche du génie, conviendront qu'une initiation sommaire reste possible et facile même à l'humanisme hindou et chinois.

III

Ce qu'il faut sauver

Ces critiques faites des vieilles humanités ou plutôt des vieilles méthodes, quelles réformes ou même quelle révolution consentir aux novateurs, aux coryphées des humanités modernes et de l'homme nouveau ?

IL FAUT NOUS SOUMETTRE A L'AVENIR

Admettons, de bon gré, le bien-fondé de larges parties de leur thèse. Sans nous croire « des héros de Jules Verne ou de Wells débarquant dans la lune ou dans Mars », nous voici bien, inutile de le nier, à l'heure dramatique d'une métamorphose du monde. Bien imprudent et bien aveugle qui

refuserait d'évoluer avec son temps et voudrait jouer au Mahatma Gandhi. Les consignes gandhiennes, pour admirables qu'elles soient, — on l'a écrit encore récemment — contiennent plus de parties caduques que de pratiques.

Moins que les autres échapperont à l'évolution les pays qui, à l'exemple de notre province, ont été dotés, par la Providence, des ressources naturelles les plus riches et les plus prisées par les rois de l'Economique: forêts, mines, eau motrice, et, demain peut-être, pétrole. Qui voudrait nier que chez nous l'évolution — il faudrait dire la révolution — ne soit en marche et déjà très avancée? N'est-ce pas ce qu'a voulu peindre, ces années dernières, Everett C. Hughes, dans *Rencontre de deux Mondes*, qui a pour sous-titre: *La crise d'industrialisation du Canada français*?

Si l'on peut parler d'une civilisation prolétarienne en train de détrôner la civilisation bourgeoise, en quel pays du monde plus qu'en notre province le phénomène social est-il d'observation aveuglante? Prenons-en notre parti: il faudra nous soumettre au prochain avenir.

PERSPECTIVES

A moins de nous laisser emporter par la rafale, avec ce qui nous reste de traditions vivantes, il nous faudra compter davantage avec la géographie économique de notre terre, et par conséquent avec le savant, l'ingénieur, le technicien, qui, quoi qu'on fasse, compteront plus que jamais parmi les chefs de la nation. Il nous faudra veiller à notre développement industriel, pour garder ce que nous pourrions de notre indépendance économique et ne pas tout perdre de notre indépendance politique. Ce développement industriel se fera-t-il par nous et avec nous ou sans nous et contre nous? Nous avons à choisir.

On parle depuis longtemps d'humanisme scientifique. La France vient d'instituer le baccalauréat technique. Faudra-t-il fonder des institutions d'enseignement d'un type nouveau pour répondre à ces besoins nouveaux? Ou sera-ce la besogne des collèges classiques de s'emparer de ces enseignements pour les animer le plus possible du souffle de l'humanisme, pour apprendre, aux prochaines générations, comment user de la technique sans être usés par elle, comment garder, devant les forces brutales de la nature, le sens de la dignité humaine, la foi en la nature, en la primauté de l'esprit?

C'est aux collèges de répondre.

NE PAS RENONCER A LA SAGESSE

Ils y répondront avec la sagesse qui les a toujours guidés, se souvenant qu'il faut se soumettre à son époque, sans renoncer pour autant, devant la fascinante formule, au droit de critique.

Se soumettre à son temps, ce n'est pas en accepter aveuglément toutes les servitudes, tous les travers, tous les impératifs

malsains, tous les péchés contre la civilisation. Se soumettre à son temps, c'est se plier aux évolutions légitimes, à l'ascension normale du progrès; mais c'est souvent aussi emprunter les forces, les instruments, les armes de son temps, pour empêcher les déviations mortelles, les clivages trop rapides, barrer le passage vers les gouffres. Si, à toutes les époques de crises, des hommes n'avaient réagi avec force contre les coups de tête des révolutionnaires et contre leurs idéologies meurtrières, chacun le sait, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de race humaine ou que la civilisation aurait rétrogradé vers la sauvagerie.

CHOC DE DEUX CIVILISATIONS

Les collègues réformeront en ne prenant point toute nouveauté pour un progrès, le fragile et le mouvant pour le stable et le durable. Depuis les malheurs du monde latin, deux grandes civilisations s'offrent, presque avec violence, à l'heure actuelle, au choix du monde: la russe et l'anglo-saxonne.

L'humanité serait-elle justifiable d'y prendre pour longtemps son point d'appui? Avec l'une et l'autre sommes-nous à une apogée ou à une fin?

RUSSIE

En 1922, à Paris, j'entendais un ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg, M. Maurice Paléologue, prédire, pour dans deux ou trois ans, l'écroulement de la révolution marxiste. Trois ans, pas plus. Et pourtant voici plus de vingt-cinq ans que l'œuvre de Lénine s'obstine à durer et qu'elle exerce, sur de larges portions du monde, un singulier sortilège. Est-ce à dire que la fin ne viendra pas et d'où, en 1922, M. Paléologue n'eût pu la prévoir: de ces multiples annexions d'Etats satellites dont la Russie marxiste a cru se faire un glacis invulnérable?

Avec des Russes, la révolution russe peut durer. Durera-t-elle avec ces peuples captifs, qui n'ont, ni dans l'âme ni dans le sang, comme les peuples du noyau soviétique, la longue tradition de servitude, le pli psychologique de la morne passivité? Courbés sous un régime trop contre nature, trop inhumain, ces peuples le pourront-ils longtemps supporter? Rien n'empêche de le croire: l'explosif viendra de là.

CIVILISATION ANGLO-SAXONNE

Mais pourquoi vous parlé-je de cette civilisation qui n'est à vraiment parler qu'une condamnation aux travaux forcés? Je vous en ai parlé, peut-être parce que l'autre qui lui dispute le monde, l'anglo-saxonne, et qui a réalisé d'admirables choses, ressemble trop, hélas, à sa rivale et en trop de points inquiétants. La civilisation communiste, c'est l'homme sa-

crifié à l'Etat; la civilisation anglo-saxonne, c'est l'homme sacrifié à l'économique, à la production effrénée, à l'argent, à la volonté farouche d'exploiter le globe jusqu'à épuisement, jusqu'à sa dernière bille à pulpe, jusqu'à son dernier lingot de fer, d'or, ou d'uranium, jusqu'à son dernier gallon de pétrole.

A ce jeu affolant qui tend la volonté et le corps humains dans un effort démesuré, et trop courbés vers la matière, combien de temps la civilisation anglo-saxonne pourra-t-elle tenir? Une loi de l'histoire veut que toute civilisation en désaccord avec les exigences essentielles de l'homme, soit tôt ou tard détruite par l'homme qui ne se résigne jamais à être détruit par elle.

Nombreux déjà les observateurs qui, dans la façade somptueuse, croient apercevoir les premières lézardes. Le savant Louis de Launay écrit, par exemple, de la vieille Angleterre prise, en ces derniers temps, d'étranges vertiges: « Actuellement, elle semble flotter au gré des vents comme si sa vieille île était mal ancrée sur son fond marin. »

Quant à nos voisins, nous savons trop, hélas, les dangers qui les guettent. Personne n'a oublié le livre fameux de Lucien Romier: *Qui sera le Maître: Europe ou Amérique?* et les conclusions plutôt pessimistes de l'historien-sociologue sur les chances de l'Amérique.

FAILLES

Encore ces jours-ci, dans le conflit entre l'Etat fédéral et les mineurs, qui ne s'est posé l'alarmante question: Et si les grévistes, par représailles contre la condamnation de leur chef, refusent de retourner au travail? Et si tous les travailleurs syndiqués, par sympathie pour les mineurs, déclarent la grève générale, que pourra faire l'Etat fédéral? Céder ou accepter la guerre civile? Point noir qui inquiète aussi, pour sa part, un homme comme Louis de Launay: « L'Amérique, observe-t-il, est en proie à une cohue anarchique d'ouvriers errants, de nomades, de révoltés, d'outlaws, de I. W. W. (Industrial Workers of the World) qui, lorsque aura achevé de s'épuiser la prospérité due à la guerre, pourrait bien introduire chez elle des troubles sociaux auxquels elle croyait jusqu'ici échapper. » Et nullement ébloui par la place démesurée que la puissance américaine tient aujourd'hui dans le monde, le savant français voit au contraire, dans le phénomène, un signe de vieillissement: « Dans cette extension rapide de l'impérialisme yankee, pense-t-il, dans cette folie croissante des grandeurs, s'accuse, comme dans le gigantisme paléontologique, une dégénérescence. »

DEMEURER EN LATINITÉ

Allons-nous accrocher notre char à des étoiles étincelantes, mais qui pourraient être filantes et périssables? Au lendemain de 1760, les ancêtres, vous rappelais-je tout à l'heure, ont

décidé de rester en latinité. Et nous y sommes restés surtout par les humanités classiques, élément original, distinctif de notre système d'enseignement.

Allons-nous sortir de la latinité? Avons-nous des raisons décisives d'en sortir? En sortir, cela signifierait, ne l'oublions pas, une différence, une distinction de moins avec notre entourage, — et pourquoi nous le cacher? — un large trou dans notre cuirasse d'irréductibles français, une digue de moins contre l'assimilation. Le moins que nous puissions donc demander aux réformateurs, ce pourrait être de ne pas traiter ces questions à la légère. Toute réforme d'enseignement veut dire une réforme d'esprit. On parle de simple bifurcation de programme. Ne pourrait-on tout aussi bien parler d'une bifurcation de notre avenir?

PAS DE MOULES UNIFORMES

Les collègues réformeront en se persuadant, qu'en notre monde agité et fiévreux, une place fort honnête restera aux vieilles humanités et non pas diminuées mais renforcées. Sans doute n'y faudra-t-il pousser trop de jeunes gens. Peut-être, dans le passé, commit-on la faute d'y admettre trop d'impréparés et trop d'inaptes. Mais s'il n'y faut pousser tout le monde, il ne faudra, non plus, pousser en bloc aux études scientifiques et techniques. Le moule uniforme sera aussi dangereux dans un cas que dans l'autre.

Le moule scientifique n'offrirait-il pas d'ailleurs ses inconvénients? Plus le monde de l'avenir va se tourner vers l'exploitation de la matière, plus il aura besoin de se réhumaniser. Culture scientifique et culture humaniste à l'ancienne mode s'opposent, en effet, par cette différence fondamentale que la première tourne principalement l'esprit vers la nature matérielle, et que la seconde le tourne vers l'homme.

C'est aussi un fait reconnu par tous les sociologues que le régime actuel du travail dépersonnalise l'ouvrier, tout comme le régime du capitalisme moderne déshumanise le patron. Où irons-nous si une culture désintéressée ne se trouve plus, pour garder aux hommes le goût, l'habitude de la pensée spéculative, pour maintenir, dans un monde en salopettes, la prééminence de l'esprit sur la mécanique et la matière? Car il n'est pas démontré que les éblouissantes réussites de la technique aillent de pair avec un haussement de civilisation. « Par le savoir, écrivait-on récemment, nous sommes devenus des demi-dieux, par les mœurs nous avons rejoint les barbares. »

Il nous faudra les vieilles humanités pour un monde qui aura encore besoin, selon toute apparence, des carrières libérales, qui vraisemblablement ne pourra se passer de médecins, qui peut-être même réservera un petit coin aux avocats. Mais il nous faudra aussi des philosophes, des théologiens, des historiens, des penseurs, pour nous rappeler l'indispensable

expérience du passé, les lois suprêmes de la vie, les vraies destinées de notre espèce. Il nous faudra même des poètes pour bercer encore et toujours les nostalgies incurables de l'homme, plus que jamais désireux d'évasion hors de son baignoire terrestre.

Il nous faudra les vieilles humanités pour la formation même des ingénieurs et des techniciens. Toute spécialisation hâtive tend à une diminution ou à un rétrécissement de l'esprit, pour cette raison très simple qu'elle tourne l'esprit vers un champ limité de connaissances, qu'elle se borne, par conséquent, au développement ou à l'exercice d'un nombre restreint de facultés. La supériorité de la culture générale — le mot le dit assez — vient de ce qu'elle ne développe point l'esprit sur un ou quelques points, mais en toute sa superficie et profondeur, par un exercice ordonné de toutes les facultés de l'homme. Nécessité de la culture générale pour le grand ingénieur et pour le grand technicien, vérité dont se persuadent chaque jour nos voisins si pratiques, les Américains. C'est M. R. M. Hutchins, chancelier de l'Université de Chicago, qui écrit, dans les *Announcements* de son institution (1946, p. 35): « Le système d'éducation qui tend actuellement à former d'habiles spécialistes sans les pourvoir de la base étendue d'une culture libérale, constitue une sérieuse menace pour la démocratie. » (*The present tendency of the educational system to develop amazingly able specialists without providing them with a general foundation of liberal education is, therefore, a serious threat to democracy.*) Vérité qu'au centenaire de notre Polytechnique proclamait l'autre jour le doyen de la Faculté des sciences de Laval, M. Adrien Pouliot: « La culture de l'ingénieur ne doit pas être seulement technique; elle doit comprendre une importante et très juste proportion de matières de formation générale et de culture classique et littéraire. » (*Le Devoir*, 19 avril 1948, p. 3, col. 5.) Vérité qu'à la même occasion avait exprimée, deux jours auparavant, M. C. R. Young, doyen de la Faculté de génie de l'Université de Toronto, réclamant, pour le futur ingénieur, en raison de l'avancement des sciences, « une suffisante culture générale ».

TÉMOIGNAGE DE LAURIER

A la suite de ces témoignages, me permettez-vous de jeter, dans ce débat, le nom d'un homme dont l'autorité garde encore, du moins en certains milieux, quelque crédit: sir Wilfrid Laurier? En 1917, je prononçais une conférence au château Laurier, à Ottawa. Le hasard voulut que sir Wilfrid la présidât. Il faut vous dire qu'en 1917 sir Wilfrid siégeait dans l'opposition. Avant la conférence nous eûmes un bout de conversation que je crois pouvoir rapporter textuellement. J'avais quitté l'enseignement secondaire depuis à peine deux ans. D'où, sans doute, le tour que prit l'entretien.

« Où en est-on, dans nos collèges du Québec, au sujet des humanités classiques ? » me demanda sir Wilfrid.

Et sans me donner le temps de répondre, il continua :

« Vous savez, je suis libéral en politique; mais je suis resté résolument conservateur en matière d'enseignement. Ici, à Ottawa, j'occupe un excellent poste d'observation. J'écoute les orateurs anglais et français; ce qui me permet de juger des deux cultures. Or je puis en témoigner: pour l'ordonnance logique du discours, pour la souplesse de la dialectique et pour la correction de la forme, les *debaters* canadiens-français, à égalité de talent, l'emportent d'emblée sur leurs collègues anglo-canadiens. »

Et comme je faisais observer que tout de même nos parlementaires prenaient une part plutôt mince dans les débats sur les questions économiques, sur les questions de finances, de commerce, de transport, etc.

« Ceci, répliqua sir Wilfrid, c'est une autre affaire. Nos hommes publics auraient besoin d'une plus solide formation en sciences économiques. Mais la chose regarde nos universités et non point nos collèges. Je voudrais que nos collèges classiques, insista-t-il, ne suppriment, dans leurs programmes, ni une ligne de latin, ni une ligne de grec... »

DÉFENSE DU GREC

Ni une ligne de grec! Ce pauvre grec, que les temps sont loin où, dans la meilleure société, on s'embrassait pour l'amour de lui! On parle de le supprimer dans la prochaine refonte des programmes. Vous avouerez-je que je ne puis m'empêcher de m'apitoyer sur le condamné, même si je n'accorde qu'une médiocre confiance aux plaidoyers prononcés au pied de la potence? Et je prends la défense du grec, messieurs les écoliers, sans manquer de pitié envers vous, et non point parce que, à mon âge, l'on n'a plus à craindre le retour offensif de Thucydide ou de ses pareils.

Car j'ai aimé le grec au collège. Et voulez-vous savoir pourquoi j'en regretterai l'expulsion? Parce que je me souviens que la civilisation est une capitalisation, une capitalisation de tous les progrès humains depuis l'avènement de l'homme sur la planète. Supprimer le grec dans les programmes des humanités, ce sera retrancher du capital civilisateur proposé à nos études, et par conséquent de nos moyens de culture, la première peut-être, et en tout cas, l'une des plus magnifiques réussites de l'esprit humain. Et j'estime que c'est grand dommage.

Mais quoi! me direz-vous, qui empêche l'écolier de s'annexer cette province de l'humanisme, par l'histoire? Assurément, et vous ne vous attendez pas qu'un professeur d'histoire sous-estime le magistère de l'histoire. Mais le procédé vau-

drait tout aussi bien pour le latin, pour le français et pour toute autre forme d'humanisme. Et, encore que par l'histoire il soit possible, par exemple, de se donner une connaissance panoramique du siècle de Louis XIV, qui voudra prétendre que cette connaissance vaille, pour la formation intellectuelle, de longs tête-à-tête, des prises de contact immédiat avec quelques textes de Pascal, de Racine, de Bossuet ?

UNE EXPÉRIENCE

Sur la vertu éducative des vieilles humanités, vous ferai-je part d'une expérience plus personnelle ? Au printemps de 1916, à la demande du recteur de l'Université de Montréal et du président de la Société d'administration de l'École des Hautes Etudes commerciales, je faisais le tour des collèges de la province de Québec. J'allais prier les bacheliers de se diriger vers l'École nouvellement fondée.

Dès l'automne suivant les premiers bacheliers ès arts firent leur apparition à l'École de la place Viger, où j'étais alors professeur. Qu'avons-nous observé ? Dans le premier semestre, les étudiants venus des collèges scientifiques prirent les devants. Mais, au second semestre, ce fut le tour des bacheliers de prendre la tête et de la garder jusqu'à la fin de leurs études. Il y a quelques semaines, je posais la question à M. Esdras Minville, l'actuel directeur de l'École des Hautes Etudes commerciales :

« Et les bacheliers, l'emportent-ils toujours sur les scientifiques ?

— Toujours, comme en 1916 », me répondit M. Minville.

Ainsi il serait donc faux que les vieilles humanités isolent de la vie, si ce n'est pas s'isoler de la vie que de s'y mieux préparer.

IV

Conclusion

Chers anciens de l'Alma Mater, quelques réflexions pour finir. Les humanités classiques, j'espère vous en avoir convaincus, resteront nécessaires pour tout peuple civilisé. Mais il faudra les défendre. Et cette défense ne regarde pas seulement les professeurs de collège et quelques rares originaux ou octogénaires. Elle vous regarde tout autant et davantage, puisque vos fils sont d'abord à vous. Mais comment défendrez-vous les vieilles disciplines ? On juge un système d'enseignement à ses produits.

Demandez-vous si nous ne sommes pas un peu responsables des jugements sévères portés trop souvent sur les fruits secs des collèges classiques. Normalement nos études nous destinaient à prendre rang dans l'élite intellectuelle de la nation. Y sommes-nous ? Y êtes-vous ? Que d'anciens bacheliers

gardent en eux la vie de l'esprit, un peu comme Pompéi garde ses trésors artistiques: sous cinquante pieds de poussière. Si le peuple professe de moins en moins de respect pour les professionnels, les hommes des carrières libérales, est-ce uniquement la faute du peuple ?

Si, par malheur, vous n'êtes pas de ceux qui ont profité de leurs études, prenez-vous les moyens de faire que vos enfants en profitent ? Je regarde cette jeunesse qui est devant moi. Un phénomène se produit ici, j'en suis sûr, comme un peu dans tous les collèges classiques: les jeunes gens qui réussissent le mieux ne se comptent pas, le plus souvent, parmi les fils de professionnels, qui seraient censés apporter, de leur foyer, un premier bagage de culture, mais bien plutôt parmi les fils de paysans ou d'ouvriers, enfants, jeunes gens qui sont partis à zéro.

ATMOSPHÈRE DE CULTURE

Pour vos fils qui, un jour, s'en viendront aux humanités, donnez à votre foyer une atmosphère intellectuelle. Ayez une bibliothèque. Achetez des livres et achetez-les parmi les meilleurs. Achetez des revues, des journaux qui, par leur contenu, leurs gravures, leur littérature, nourrissent l'esprit, éveillent chez vos enfants le sens de la beauté, de la propreté, de la distinction intellectuelles; et achetez un peu moins de ces énormes illustrés à cent ou deux cents pages, dont le gigantisme cache mal le néant. Achetez un peu moins aussi de magazines américains ou du plus détestable caractère américain, ces *coca-cola* de l'esprit.

Mêlez-vous aux études de vos enfants. Par votre exemple, par les livres que vous leur offrirez, par les lectures intelligentes que vous saurez leur faire, donnez-leur une initiation précoce à la lecture. Joseph de Maistre raconte que, pour avoir entendu sa mère, quand il était petit, lui lire de longues tirades de Racine, ses oreilles, habituées de bonne heure à boire cette ambrosie, n'ont jamais pu supporter la piquette.

Heureux l'enfant — je parle de choses que j'ai vues — heureuse la toute jeune enfant, un peu déconcertée par l'étrange morale des *Contes* de Perrault, et par exemple, par ce châtiment terrible qui échoit au Petit Chaperon Rouge, mangée par le loup, parce qu'elle s'est tout simplement amusée à cueillir des noisettes... heureux, dis-je, l'enfant qui trouve alors un papa pour lui raccommo-der ses idées morales. Le papa, qui sait lire comme un artiste, est allé chercher dans sa bibliothèque *En marge des vieux livres*, et il a lu à sa fillette le conte si fin que Jules Lemaitre met dans la bouche de l'une de ses filleules de dix ans et qu'il a intitulé: *Les idées de Liette*. Tous les contes de Perrault y sont repris et corrigés l'un après l'autre avec le charme d'une imagination d'enfant. Le Petit Chaperon Rouge, égarée tard le soir, suit une petite lumière qui la conduit naturellement à la Crèche de l'Enfant Jésus; à

la crèche elle offre à la Vierge, sa galette, son petit pot de beurre, son bouquet de fleurs champêtres. Et elle apprend que, pour avoir pris le chemin de la crèche, elle a évité le gros loup qui l'aurait mangée.

Heureuse encore cette petite Claire de huit ans, aux prunelles encore plus claires que son nom, qui découvre un jour — un peu tôt — que les petits garçons sont plus intéressants que les poupées et qui, un soir, s'échappe pour un fleuretage ingénu avec son cousin de dix ans, lui aussi, autre enfant précoce et sentimental qui a déjà le goût des promenades au clair de lune...; heureuse, dis-je, la fillette qui, rentrée à la maison et grondée, comme il convient, par sa maman, se voit condamnée, pour sa pénitence, à écouter la lecture — une lecture fine, nuancée, ponctuée aux bons endroits — de la *Chèvre de M. Séguin* d'Alphonse Daudet. Vous vous rappelez cette autre petite écolière qui trouvait, elle aussi, trop étroit le clos paternel ou le couvent, trop courte sa longe, un peu fades les amusements de la maison et qui, un beau matin, céda aux appels ensorceleurs de la montagne, de la liberté dans le vent chaud. Après s'être amusée toute la journée comme une petite folle, s'être vautrée dans l'herbe, avoir humé toutes les fleurs qui sentent bon, hélas, la petite et charmante étourdie finit, le soir, par rencontrer vous savez qui. Eh oui, Mlle Claire, « la cabro de Moussu Seguin... se battégué toute la niue emé lou loup, E piei lou matin lou loup la mangé ».

PRÉPARATION MORALE

Professionnels, donnez aussi à vos futurs collégiens la préparation morale. Rappelez-vous qu'il existe telle chose que la crise de puberté, et qu'il importe que le passage de l'adolescence à la virilité s'opère avec les moindres risques. Comptez qu'il y va même pour votre enfant, indépendamment de son avenir moral, de l'avenir de son intelligence. On ne conquiert pas la vérité, on ne se prend pas à la beauté et à la poésie des choses, avec une âme en désarroi, avec une intelligence à moitié libérée de l'emprise malsaine des instincts et des passions, à moitié enfouie dans la chair. Apprenez à vos enfants qu'il y a telle chose que le renoncement aux jouissances mauvaises, telle chose que le sacrifice pour la conquête de soi, pour l'achat de sa liberté. Et vous pourrez alors vous dispenser de reprocher aux maîtres de vos fils, quatre ou cinq années d'étude perdues, gaspillées par de pauvres enfants qui, mal préparés, n'arrivent plus à retrouver leur équilibre.

CROIRE

Si, par malheur, la vie vous a blasés, je vous en prie, gardez pour vous-mêmes votre scepticisme. Ne l'étalez pas devant vos fils. Pour faire quelque chose de sa jeunesse, un enfant a besoin de s'accrocher à un idéal. Eh oui, en quelque

défaveur que le mot soit tombé. Pour sortir de la plaine banale, il faut tout de même viser quelque sommet. Pasteur l'a dit: « Heureux qui porte un dieu en soi! » Est-il si vrai d'ailleurs que les idéaux auxquels vous aviez cru à vingt ans ne soient plus que chimères et mensonges à quarante ou cinquante ans?

Quand j'étais au Collège de Valleyfield, il m'arrivait parfois de lire à mes rhétoriciens, *l'Ombre*, une des courtes et si denses *Paraboles* du grand écrivain danois Joergensen. *L'Ombre*, c'est le fils intellectuel, las, fatigué de sa misère et de la vie, qui, avant de se suicider, vient rendre visite, un soir, au maître qu'il tient responsable de sa démoralisation et de son désespoir. A ce maître qui l'a perdu, *l'Ombre*, le fils inconnu et en loques, jette, entre autres, ces anathèmes: « Nous sommes ce que vous nous faites... La jeunesse de ce pays reflète votre œuvre. Nous sommes chastes lorsque vous l'êtes, immoraux quand vous le voulez. Les jeunes gens croient ou renient d'après ce que vous croyez ou reniez... Ah! si vous pouviez savoir combien d'âmes maudites vous avez créées. »

Pères de famille, il n'y a pas seulement les malfaiteurs littéraires à saccager l'idéal vierge des jeunes gens. Plutôt que les malédictions de vos fils, puissiez-vous mériter l'éloge que Louis-Joseph Papineau, à quatre-vingts ans et dans son dernier discours en public, adressait à son père et à sa mère: « Vous me croirez, j'espère, si je vous dis: J'aime mon pays. L'ai-je aimé sagement? L'ai-je aimé follement?... Au dehors les opinions peuvent être partagées, néanmoins, mon cœur puis ma tête consciencieusement consultés, je crois pouvoir décider que je l'ai aimé comme il doit être aimé. Ce sentiment, je l'ai sucé avec le lait de ma nourrice, ma sainte mère. L'expression brève par laquelle il est le mieux énoncé: *Mon pays avant tout*, je l'ai balbutiée sans doute sur les genoux de mon père. »

Nihil obstat: Honorius RAYMOND, S. J.,
Cens. dioc.

Imprimatur: † J.-C. CHAUMONT, *Év. d'Aréna*,
Auxiliaire de Montréal.

21 janvier 1949.

L'ŒUVRE DES TRACTS

144. *Le Scoutisme canadien-français.*
R. P. Paul Bélanger, S. J.
145. *L'Aumône* Mgr Charles Lamarche
146. *Le Monument du Souvenir canadien.*
L'hon. Rodolphe Lemieux
153. *Un groupe de jeunesse catholique.*
Abbé Aurèle Parrot
154. *La Sanctification du dimanche* XXX
158. *La Société St-Vincent-de-Paul à Montréal.*
J.-A. Julien
159. *Le Malaise économique* Nos Evêques
163. *Les Carrières — I.*
Mgr Pâquet et P. L. Lalande, S. J.
165. *Les Carrières — II.*
A. Perrault, C. R., et J. Sirois, N. P.
167. *Les Carrières — III*
Dr J. Gauvreau et A. Mailhiot
168. *Les Carrières — IV.*
S. Exc. Mgr Vachon et A. Bédard
169. *Encyclique « Dilectissima Nobis ».*
S. S. Pie XI
171. *L'Héroïque Aventure.*
R. P. Gérard Goulet, S. J.
172. *Les Carrières — V.*
A. Champagne et P. Joncas
173. *La Famine en Russie* Gilacc
174. *Les Carrières — VI.* A. Rioux et A. Godbout
176. *Le Message de Jésus... Ses sources — II.*
R. P. L.-A. Tétrault, S. J.
177. *L'Eglise de Rome et les Eglises orientales.*
Abbé J.-A. Sabourin
178. *Les Carrières — VII.*
E. L'Heureux et A. Lèveillé
179. *Un Monastère de Bénédictines au Canada.*
R. P. Paul Doncoeur, S. J.
183. *L'Apostolat* J. Sylvestre et A. Provencher
184. *Pour le plein rendement des Retraites fermées.*
E. Mathieu et M. Chartrand
185. *Mgr Provencher* R. P. Alex. Dugré, S. J.
186. *Les Carrières — VIII.*
E. Minville et A. Laurendeau
187. *Saint Jean Bosco* P. René Girard, S. J.
189. *La Retraite fermée et les jeunes.*
Jean-Paul Verschelden
190. *Armand La Vergne* XXX
191. *Les Bx Martyrs Jésuites du Paraguay.*
R. P. Tenneson, S. J.
192. *La Retraite fermée, œuvre essentielle.*
Gérard Tremblay
197. *Pacifisme révolutionnaire.*
« Lettres de Rome »
198. *L'Œuvre des Gouttes de lait paroissiales.*
Dr Joseph Gauvreau
199. *Les Jésuites* Abbé Joseph Gariépy
200. *L'Œuvre des Terrains de Jeux* O. T. J.
201. *Sous la menace rouge.*
R. P. Archambault, S. J.
202. *Un quart d'heure au pays du Soleil Levant.*
Paul-Emile Léger, P. S. S.
206. *L'Action catholique — I* S. S. Pie XI
207. *Le Cinéma* S. S. Pie XI
210. *Sœur Mathilde de la Providence.*
Marie-Claire Daveluy
212. *Notre régime pénitentiel* Dr Joseph Risi
213. *L'Ordre social chrétien* Cardinal Liénart
215. *Lettre apostolique « Nos es muy »* S. S. Pie XI
216. *Le Père Marquette* Alexandre Dugré, S. J.
217. *Sur les pas du Frère André.*
Frère Léopold, C. S. C.
218. *La Mission Saint-Joseph de Sillery.*
R. P. Léon Pouliot, S. J.
219. *L'Espagne dans les chaînes* Gil Robles
220. *L'Expérience d'Antigonish.*
Abbé Livain Chiasson
221. *Le Saint Rosaire.*
S. S. Pie XI et S. S. Léon XIII
222. *Retraites pour collégiens* Abbé A. Mignolet
223. *L'Impérieuse Mission de la jeunesse.*
Roger Brossard
224. *L'Action catholique — II* S. S. Pie XI
225. *Congrès Eucharistique National de Québec.*
R. P. Auguste Grondin, S. S. S.
226. *Lettre sur le communisme.*
S. Exc. Mgr Georges Gauthier
227. *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard.*
R. P. Léo Boismenu, S. S. S.
228. *Mémoires des minorités au Canada* O. T.
229. *La Vierge en Nouvelle-France — I.*
P. Charles Dubé, S. J.
230. *Congrès mondial de la Jeunesse* E. S. P.
231. *Doit-on tolérer la propagande communiste ?*
Abbé Camille Poisson
232. *Une Université catholique au Japon.*
R. P. Hugo Lasalle, S. J.
233. *Le Front unique, piège communiste.*
Entente internationale anticommuniste
234. *The Bogey of Fascism in Quebec. The Quebec « Padlock Law ».*
H. F. Quinn et G. A. Coughlin, K. C.
235. *Vœux du premier Congrès de tempérance.*
E. S. P.
236. *Doit-on laisser les enfants entrer au cinéma ?*
Comité des Œuvres catholiques
237. *Guerre au blasphème, vengeance de Satan !*
Abbé Georges Panneton
240. *Sa Sainteté Pie XII* E. S. P.
241. *Lettre à l'épiscopat des Iles Philippines.*
S. S. Pie XI
242. *Que pensent les maîtres de l'U. R. S. S. ?*
S. E. P. E. S.
243. *La Soumission de « l'Action française »*
E. S. P.
244. *Les Canadiens français et le Nouvel Ontario.*
Dr Raoul Hurtubise
245. *Une élite dans l'industrie* Abbé B. Gingras
246. *Lettre encyclique « Sertum Lætitæ »*
S. S. Pie XII
247. *La Vierge en Nouvelle-France — II.*
P. Charles Dubé, S. J.
248. *Allocutions de Noël* S. S. Pie XII
249. *La Nouvelle Tactique du Komintern.*
Entente internationale
250. *La Science, la Foi, la Vision* S. S. Pie XII
251. *L'Histoire du Canada commence-t-elle en 1769 ?*
G.-E. Marquis
252. *Mgr Adélard Langevin, O. M. I.*
Abbé Léonide Primeau
253. *Les Missions de la Compagnie de Jésus S. J.*
254. *Aux jeunes mariés — I.* S. S. Pie XII
255. *La Franc-Maçonnerie.*
Chanoine Georges Panneton
256. *IV^e Centenaire de la Compagnie de Jésus.*
S. S. Pie XII
257. *Préparation à la vie de famille.*
Mme Françoise Gaudet-Smet
258. *L'Action catholique* S. S. Pie XII
259. *Messages* Maréchal Pétaïn
260. *Les Martyrs jésuites.*
R. P. Archambault, S. J.
261. *La puissance de la presse et sa mission.*
Mgr Philippe Perrier
262. *L'Action catholique féminine* S. S. Pie XII
263. *La Nouvelle Loi des liqueurs* E. S. P.
264. *Aux jeunes mariés — II* S. S. Pie XII
265. *Trois regards sur Haïti* Abbé B. Gingras
266. *Jésuites* E. S. P.
267. *Y a-t-il une spiritualité d'Action catholique ?*
Mgr Guerry
268. *Directives d'Action catholique* S. S. Pie XII
269. *Montréal, ville inconnue* Pierre Angers, S. J.
270. *Dévotion à la sainte Famille.*
R. P. Archambault S. J.

L'ŒUVRE DES TRACTS

271. *Ville-Marie*. Abbé Lionel Groulx et
Mgr Olivier Maurault, P. S. S.
272. *Aux nouveaux époux* S. S. Pie XII
273. *Nous maintiendrons*.Antoine Rivard, C. R.
274. *Le Couvre-Feu* R. P. Archambault, S. J.
275. *La Nativité de la Sainte-Vierge d'Hochelaga*.
Abbé Henri Deslongchamps
277. *La Retraite fermée et la paix sociale*.
A.-H. Tremblay
278. *La Question sociale* Episcopat anglais
279. *Les Internationales* C.-E. Campeau
280. *La Prière pour les prêtres*.Marc Ramus, S. J.
281. *Les Carrières — IX*.
Abbé L. Desmarais et R. O. de Carufel
282. *Si les femmes voulaient...*
R. P. Georges Desjardins, S. J.
283. *Le T. R. P. Wladimir Ledochowski*.
R. P. Joseph Ledit, S. J.
284. *Le Komintern* E. S. P.
285. *Dieu et son Eglise* R. P. P. Harvey, S. J.
286. *Le Français en Acadie*.
S. Exc. Mgr Robichaud
288. *L'Œuvre des Vocations*.
R. P. Archambault, S. J.
290. *La Russie soviétique* Max Eastman
291. *Mission des Universités* Lord Halifax et
Oscar Halecki
292. *La Pologne héroïque et martyre* E. S. P.
293. *La guerre germano-soviétique et la question
du bolchéisme* E. I. A.
294. *Mère Marie-du-Saint-Esprit*.
Abbé Clovis Rondeau, P. M. E.
295. *La Révolution nationale* Oliveira Salazar
296. *Nos devoirs envers le Pape*.
R. P. Bonaventure Péloquin, O. F. M.
297. *L'Attaque des Soviets contre le Vatican*.
Mgr Fulton Sheen
298. *La Délinqence juvénile et la guerre*.
R. P. Valère Massicotte, O. F. M.
299. *Un programme de prophylaxie*.
Paul Gemahling
300. *Le Centenaire des Sœurs Grises*.
Abbé Léonide Primeau
301. *Pourquoi voter — Comment voter* E. S. P.
302. *Russie et communisme* E. S. P.
303. *La Terre qui naît* R. P. Alex. Dugré, S. J.
304. *Le foyer familial et la responsabilité des
parents* J.-Omer Asselin
305. *Varennes agricole* Firmin Létourneau
307. *S. S. Pie XII et la Papauté*.
Chanoine Alphonse Fortin
308. *L'Ordre Hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu*.
Maurice Ruest, S. J.
309. *Kar Lueger* P. Coulet
310. *Justice pour la Pologne* Abbé L. Lefebvre
et Dr J. J. McCann, M. P.
311. *Le Canada, son passé, son avenir*.
Thibaudeau Rinfret
312. *L'Evolution de l'Action catholique ouvrière*.
Abbé Maxime Hua
313. *Bases essentielles de l'Union panaméricaine*.
Guillermo Gonzalez, S. J.
315. *Journal de retraite* Joseph Toniolo
316. *Centenaire de la conversion du cardinal
Newman* Alexandre Dugré, S. J.
317. *Faut-il continuer la lutte contre le commu-
nisme ?* E. S. P.
318. *La vérité sur l'Espagne*.
S. Exc. Mgr Pla y Deniel
319. *La Charité chrétienne* Eugène Thérien
320. *Voix catholiques de l'Allemagne et de l'Aut-
riche* Episcopat
321. *Au pays de Jolliet* Dollard Cyr
322. *Les œuvres pontificales de charité durant la
guerre* R. P. Cavalli, S. J.
323. *Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres en
Gaspésie* Abbé Pierre Veilleux
324. *Franco et l'Espagne* E. S. P.
325. *La première Sainte américaine*.
Luigi d'Apollonia, S. J.
326. *Cinquante ans de journalisme catholique*.
E. S. P.
327. *La Bible*, } Jacques Leclerc, O. F. M.
notre livre. } Léandre Poirier, O. F. M.
328. *Pour les bibliothèques publiques*.
G.-E. Marquis
329. *L'Etablissement des jeunes* J.-M. Gauvreau
330. *Dans les trois Amériques*. Chanoine Cardijn
331. *Regards sur l'Allemagne occupée* E. S. P.
332. *Les « témoins » d'une sottise*. René Bergeron
333. *L'Apostolat des temps nouveaux*.
R. P. Desqueyrat, S. J.
334. *Le bienheureux Contardo Ferrini*.
Gaetano di Sales
335. *Mgr Philippe Perrier* Omer Héroux,
Chan. Groulx, L.-Athanase Fréchette
336. *L'U. R. S. S., terre d'oppression* E. S. P.
337. *Saint Bernardin Réalino*.
Jean L'Archevêque, S. J.
338. *Le Logement ouvrier* Chanoine Lesage
339. *Quelle est la bonne Eglise ?..*
R. P. Patrick Harvey, S. J.
340. *Sous le régime soviétique* XXX
341. *La Retraite de trente jours* Joseph Ledit, S. J.
342. *Catholiques de tous les pays, unissez-vous !*
R. P. Remigius Dieteren, O. F. M.
343. *Une vie rayonnante*.
Mme Rochel-au Rouleau
344. *Vers les brevis perdues*. Abbé Georges Thuot
345. *Vers la compétence*.
Joseph-P. Archambault, S. J.
346. *Lecteurs et Libraires I* P. P. Gay, C. S. Sp.
347. *Lecteurs et Libraires II* P. P. Gay, C. S. Sp.
348. *Jeunesse communiste internationale* E. S. P.
349. *Pour un dimanche chrétien*.
R. P. Archambault, S. J.
350. *Le Mouvement international catholique*.
Giovanni Hoyois
351. *Qu'est-ce que la Bible?*
Jean-Louis Vézina, S. J.
352. *La paix pour la famille et par la famille*.
R. P. Bernardin Verville, O. F. M.
353. *La Hongrie dans l'état de fer* J. Navier
354. *L'Eglise de Chine*.
Pierre-Xavier Mertens, S. J.
355. *Professionnels et culture classique*.
Chanoine Lionel Groulx

N. B. — Les numéros omis sont épuisés.

Prix : 15 sous l'exemplaire.

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE, 1961, rue Rachel Est, Montréal